

---

## Deux familles arméniennes dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle : les Tcherakian et les Nubarian

Anne Le Gall-Kazazian

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5750>

DOI : [10.4000/cdlm.5750](https://doi.org/10.4000/cdlm.5750)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2011

Pagination : 341-358

ISBN : 2-914561-54-9

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Anne Le Gall-Kazazian, « Deux familles arméniennes dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle : les Tcherakian et les Nubarian », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 82 | 2011, mis en ligne le 15 décembre 2011, consulté le 08 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/5750> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.5750>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Deux familles arméniennes dans l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle : les Tcherakian et les Nubarian

Anne Le Gall-Kazazian

---

- 1 Les familles Nubarian et Tcherakian sont indissociables de l'histoire de l'Égypte du XIX<sup>e</sup> siècle. Elles commencent leur carrière au service de Muhammad Ali et demeurent présentes et actives au plus haut niveau de l'administration égyptienne jusqu'au tournant du XX<sup>e</sup> siècle. Arméniennes, en relation professionnelle étroite et constante tout au long du siècle, elles ne tissent entre elles aucun lien privé, matrimonial par exemple, en raison des rites différents qu'elles professent, l'une étant apostolique (la famille Nubarian) tandis que l'autre est catholique (la famille Tcherakian), ce qui, à l'époque, et malgré le petit nombre d'Arméniens en Égypte, les en empêche.
- 2 Pourquoi avoir choisi de les étudier toutes les deux ? La famille Nubarian semblait, à première vue, plus illustre, en raison notamment du rôle prééminent de plusieurs de ses membres en Égypte (Boghos Youssoufian, Nubar pacha). Mais, comme il était possible, grâce à des archives privées permettant d'entrer dans l'intimité de plusieurs membres de la famille Tcherakian – dont le rôle fut certes plus discret en Égypte mais néanmoins de premier plan –, d'accéder à leurs réflexions sur leur propre groupe familial, on a décidé de présenter leurs deux parcours, de toute façon entremêlés, sur trois voire quatre générations.
- 3 L'objectif était donc de s'interroger sur la formation de ces deux grandes familles, à savoir ce qui les avait rendu possibles, ainsi que d'en repérer les moments forts et les infléchissements. Et, loin de nier les capacités propres de quelques-uns de leurs membres, bien réelles pour certains d'entre eux et même déterminantes pour l'assise du prestige familial, on s'est davantage intéressé au poids du groupe familial dans ses différentes composantes.
- 4 Le parcours des Nubarian et des Tcherakian, fragmenté selon les générations, fera l'objet d'un premier développement tandis que l'on observera ensuite les stratégies qui

ont permis l'acquisition de leur position, leur maintien et leur transmission. Enfin, il conviendra de s'interroger sur le déclin, concomitant, de ces deux familles, en Égypte.

## Deux parcours parallèles en Égypte

### La première génération, les années 1810-1840 : l'émigration vers l'Égypte

#### Boghos Youssoufian, Meguerditch et Soukias Tcherakian

- 5 Tout commence par l'émigration des terres centrales de l'Empire ottoman, de Smyrne pour la famille Nubarian, de Constantinople pour les Tcherakian, vers la province ottomane d'Égypte, au tout début du XIX<sup>e</sup> siècle. Dans les deux cas, des membres de ces deux familles s'engagent au service de Muhammad Ali, dès les premières années où il occupe le poste de gouverneur d'Égypte auquel il est nommé en 1805. Boghos, premier de la lignée des Nubarian en Égypte, semble en relation avec lui dès les années 1810-1813. Quant à Meguerditch et Soukias Tcherakian qui se seraient installés en 1812 en Égypte, ils s'occupaient déjà – à Constantinople, avant cette date, bien qu'on ne sache pas depuis quand exactement – des affaires financières de Tusun, fils aîné de Muhammad Ali<sup>1</sup>.
- 6 Les Nubarian comme les Tcherakian sont issus de familles aisées de l'Empire ottoman – les ancêtres des Tcherakian étaient des notables catholiques de Sébastia avant de venir s'installer à Constantinople et comptaient parmi eux un *amira*, à savoir un membre de l'élite financière de l'empire – et ils conservent de la famille de l'autre côté de la Méditerranée, parfois très en cour, à Constantinople, Smyrne et Trieste.
- 7 Le premier dont on trouve des traces en Égypte est Boghos Youssoufian qui signe la plupart du temps Boghos Youssouf (ou Youssouff) quand il écrit en français ou en italien et, dans les documents en turc ottoman, Khodja Boghos, Maître Boghos<sup>2</sup>. Originaire de Smyrne, élevé au sein de la famille de son oncle maternel, Abroyan, il serait venu en Égypte à la toute fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. À partir du moment où il entre au service de Muhammad Ali, il réside à Alexandrie alors en plein essor du fait de l'expansion du commerce maritime de l'Égypte. Entièrement dévoué à Muhammad Ali, ce que tous ceux qui l'ont approché confirment, que ce soit pour approuver ou dénoncer ce fait, il occupe les fonctions de chef interprète puis de directeur du Commerce et des affaires européennes à partir de 1826. Connaissant plusieurs langues européennes, en particulier le français, l'italien et l'anglais, mais aussi le turc, il constitue le truchement indispensable entre Muhammad Ali et les Européens qui souhaitent s'installer en Égypte. Jusqu'à la fin de sa vie, il maintient des relations étroites avec son frère Bedros qui réside à Trieste où vit une petite colonie arménienne constituée en grande partie d'originaires de Smyrne qui sont aussi des relations d'affaires entre la maison de Commerce de Bedros et de son associé et cousin Abroyan et Muhammad Ali. Boghos meurt à Alexandrie en 1844.
- 8 Boghos n'est pas un Nubarian à proprement parler mais il leur est indissolublement lié. En effet, sa sœur est mariée à Meguerditch Nubarian, « agent officieux de Mohammed Aly à Paris » après avoir été son chargé d'affaires à Smyrne<sup>3</sup>. Sans enfants, Boghos est à l'origine de la carrière des enfants de Meguerditch, Garabed (Carlo), Nubar et Arakel, qu'il fait venir auprès de lui en Égypte et qu'il introduit auprès de Muhammad Ali.

- 9 Meguerditch et Soukias Tcherakian, de leur côté, viennent s'installer en 1812 en Égypte, au Caire. Issus d'une famille catholique originaire de Sébastia qui se serait implantée à Constantinople pour fuir les persécutions contre les catholiques, ils laissent à Constantinople deux frères. On peut noter qu'à Constantinople, ils s'occupaient déjà des affaires de Muhammad Ali et, plus précisément, de celles de son fils Tusun. Les deux frères sont très proches. Un des fils de Soukias, Artin, qui deviendra Artin Bey dont il sera question plus bas, épouse une des filles de Meguerditch, Gadariné.

## La deuxième génération : des années 1830-1840 aux années 1870

### Garabed, Nubar et Arakel Nubarian, Artin et Khosrov Tcherakian

- 10 Les neveux de Boghos comme les enfants de Meguerditch et Soukias poursuivent en Égypte la carrière de leurs ascendants. On pourrait dire qu'ils héritent de leurs fonctions.
- 11 Garabed dit Carlo, premier neveu de Boghos entré au service de Muhammad Ali en tant que secrétaire-interprète<sup>4</sup>, meurt « à la tâche, épuisé de fatigue » en 1839. C'est Artin Tcherakian, fils de Soukias Tcherakian, qui le remplace à cette fonction. Artin et son frère Khosrov, d'abord élèves à l'école du Palais, établie par Muhammad Ali à la Citadelle du Caire, avaient tous les deux été envoyés en France en 1826, en tant que boursiers, au sein de la première mission scolaire égyptienne qui comptait alors une quarantaine d'étudiants sous la direction de Jomard, ancien membre de l'Expédition française en Égypte<sup>5</sup>. Artin y avait étudié l'administration et le droit, Khosrov les sciences politiques. À son retour de France, Artin avait été nommé directeur de l'école des Traducteurs, nouvellement créée, puis directeur de l'école polytechnique du Caire pendant six mois en 1836. Il avait également contribué à cette date à la création d'un Conseil Supérieur pour l'Éducation.
- 12 Quand, en 1842, Meguerditch Nubarian, beau-frère de Boghos et père de Garabed, Nubar et Arakel, meurt à Marseille où il avait été envoyé en mission par Muhammad Ali, Boghos fait venir à son tour en Égypte son neveu Nubar, alors âgé de 17 ans. D'abord secrétaire-interprète lui-même, Nubar occupe diverses fonctions en Égypte. Sa carrière est à la fois la plus longue et la plus prestigieuse des membres des deux familles puisqu'elle dure de 1842 à 1895 et qu'il sera nommé par trois fois Premier ministre. Il l'a commencée par un apprentissage auprès de son oncle Boghos qui lui fait d'abord apprendre le turc, condition nécessaire pour entrer au service de Muhammad Ali. Il ne connaissait pas ou plus cette langue, ayant été élève en Suisse et en France. À la mort de Boghos, en 1844, Nubar travaille en tant qu'interprète auprès de Khosrov Tcherakian, frère d'Artin Tcherakian, lui-même interprète en chef en 1843-1844. Et c'est Artin qui remplace Boghos après la mort de ce dernier au poste de Directeur du commerce et des affaires étrangères qu'il ne quitte qu'en 1850, en même temps qu'il quitte l'Égypte, craignant pour sa vie au moment où Abbas, devenu Vice-Roi d'Égypte, cherche à se défaire des hommes autrefois au service de Muhammad Ali. Il revient en Égypte en 1857 mais meurt deux ans plus tard. Son frère Khosrov, qui le remplace au poste de premier secrétaire interprète de Muhammad Ali quand Artin est mis à la tête de la Direction du Commerce en 1844, joue un rôle plus discret mais néanmoins important. Il s'occupe par exemple des affaires de l'Égypte avec Abbas quand Artin voyage avec Muhammad Ali en 1848. Et c'est lui qui, plus tard, prend en charge les

enfants d'Artin, alors élèves à Paris, après la mort de leur père. Saïd pacha, Vice-roi d'Égypte depuis 1854, lui demande alors de les faire revenir de France et de leur faire apprendre le turc et l'arabe pour qu'ils entrent à leur tour au service de l'État.

- 13 Quant à Nubar, il devient interprète d'Ibrahim pacha, fils de Muhammad Ali, en octobre 1847, puis chef interprète d'Abbas pacha en 1850. Il occupe ensuite les fonctions de chargé d'affaires d'Égypte à Vienne, en 1853, de secrétaire de Saïd pacha ensuite et de directeur des chemins de fer en 1858. De 1850 à 1859, c'est un autre Arménien, Sdépan Démirdjian, qui occupe le poste de Directeur des affaires européennes. S'il ne faisait partie ni de la famille Tcherakian ni de la famille Nubarian, il avait été membre de la première mission scolaire égyptienne de 1826 en compagnie d'Artin et de Khosrov Tcherakian. C'est sous le règne d'Ismail, qui accède au pouvoir en 1863, et dont on pourrait dire qu'il est à Nubar ce que fut Muhammad Ali pour Boghos, que Nubar va jouer un rôle crucial. D'abord interprète en chef d'Ismail pacha, puis nommé Directeur du département des travaux publics en 1864, il accède au poste de Directeur des affaires étrangères, à deux reprises, en 1866 puis en 1875, également de Directeur du commerce en 1875 et enfin Président du conseil des ministres en 1878. Il sera rappelé deux fois au poste de Premier ministre en 1884, sous le règne de Tawfiq et une dernière fois en 1894, sous le règne de Abbas Helmi<sup>6</sup>. Pendant toute la période d'Ismail, il est un agent essentiel de la politique de l'Égypte, tant vis-à-vis des puissances européennes que de la Sublime Porte. Il conduit et fait aboutir les pourparlers sur le canal de Suez alors qu'il n'était pas convaincu de sa nécessité, persuadé que cela risquait d'attiser les convoitises et donc les risques de conflit. Mais la grande affaire de sa vie est la réforme judiciaire qu'il réussit à mener à bien après de nombreux obstacles et sept années d'obstination, en 1875, pour laquelle il doit affronter tant les puissances consulaires en Égypte que la Porte. On lui doit aussi l'abolition de la corvée en 1888. Son deuxième frère, plus jeune que lui d'un an, Arakel, avait également travaillé au service de l'Égypte puisqu'il avait exercé la fonction de secrétaire-interprète auprès de Muhammad Ali et ensuite d'Abbas, qu'il avait été nommé gouverneur du Soudan en 1856 où il était mort, de fièvres, en 1858.

## La troisième génération : 1870 - fin du siècle

### Boghos Nubar, Yacoub Artin

- 14 Le fils de Nubar, Boghos, né en 1851 à Constantinople, admis en août 1870 à l'École centrale de Paris, alors École impériale centrale des arts et manufactures, en sort diplômé en 1873. De retour en Égypte, il commence sa carrière au sein de l'administration égyptienne mais on peut le considérer davantage comme un entrepreneur. En effet, s'il est d'abord administrateur des chemins de fer égyptiens en 1878-1879, puis, en 1884, nommé Directeur de la société anonyme d'irrigation dans le Béhéra, à Alexandrie, tout en retournant aux chemins de fer égyptiens en 1891-1898, c'est pour sa participation à la création de la banlieue de Ramleh, à Alexandrie, et surtout, avec le baron Empain, à celle de la ville d'Héliopolis qu'il est renommé. Le gendre de Nubar, Tigrane d'Abro, beau-frère de Boghos, est également employé au service de l'État égyptien. Il occupe notamment le poste de ministre des Affaires étrangères d'Égypte en 1892-1894.
- 15 Chez les Tcherakian, c'est l'un des fils d'Artin, Yacoub, couramment appelé Yacoub Artin<sup>7</sup>, né en 1842 au Caire, qui poursuit également sa carrière en Égypte. Pris en

charge, avec son frère, par son oncle Khosrov à la mort de leur père Artin, en 1859, sa carrière commence véritablement dans les années 1870. Au retour de Constantinople où il est allé régler des affaires de succession familiale, son oncle Khosrov venant de mourir, il est d'abord nommé précepteur des enfants d'Ismail, en 1873, puis entame, à partir de 1878, une carrière de secrétaire européen au cabinet privé du khédivé, poste qu'il occupe jusqu'à la fin du règne du khédivé, en 1879. Secrétaire de la Commission de l'impôt foncier au ministère des Finances, il est ensuite nommé membre d'un nombre extraordinaire de commissions, sur le recensement en Égypte en 1880, pour les emplois civils, en 1881, sur les douanes d'Alexandrie, et, en 1882, membre du comité de conservation de l'art arabe. Après être revenu à l'impôt foncier, il est nommé vice-président, puis président, de la Commission internationale des indemnités à Alexandrie, en 1883, après les destructions dont cette ville est victime à la suite de la révolte de 'Urabi pacha en 1882 et le bombardement de la ville d'Alexandrie par la flotte anglaise. Fin 1883, il est nommé Conseiller d'État et membre d'une commission pour étudier la dette des fellahs. En avril 1884, il est nommé Sous-secrétaire d'État au ministère de l'Instruction publique puis administrateur des Chemins de fer de l'État. Il retourne ensuite au ministère de l'Instruction publique jusqu'en 1906. Mais même après cette date, il continue, quasiment jusqu'à sa mort en 1919, à faire partie de diverses commissions, sur les poids et mesures, le cadastre, la préparation des recensements décennaux, pour combattre le ver du coton, la construction d'un musée arabe et d'autres sujets encore. Très fin connaisseur de l'Égypte, il publie des ouvrages qui font encore autorité sur *La propriété foncière en Égypte*, en 1883, *L'instruction publique*, en 1890, et un *Essai sur les causes du renchérissement de la vie matérielle au Caire dans le courant du XIX<sup>e</sup> siècle (1800 à 1907)* en 1907. Il est aussi un des premiers à promouvoir la sauvegarde de l'art arabe.

- 16 Mais ce sont leurs activités au service des Arméniens, à une période où les Arméniens de l'Empire ottoman connaissent une dégradation sévère de leur situation, qui vont faire se rencontrer à nouveau les Nubarian et les Tcherakian. Boghos Nubar et Yacoub Artin figurent en effet parmi les membres fondateurs de l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance (UGAB), institution née au Caire en 1906 et dont l'objectif est l'assistance aux populations arméniennes des provinces de l'Empire ottoman, victimes des massacres de 1894-1896. Tous deux participent également à la Délégation Nationale arménienne, mise sur pied en 1912-1913 par le catholicos d'Etchmiadzine, autorité spirituelle des Arméniens apostoliques, pour obtenir des Puissances l'application des réformes dans les vilayets (gouvernorats généraux) orientaux de l'Empire ottoman, stipulées dans l'article 61 du Traité de Berlin, en 1878. Si Boghos s'installe définitivement à Paris, probablement dans les années 1913-1914, il ne délaisse pas complètement l'Égypte car il y possède toujours des biens. De plus, le siège de l'UGAB demeure au Caire jusqu'en 1921, avant d'être transféré à Paris. Yacoub Artin, quant à lui, demeure en Égypte jusqu'à sa mort en 1919.

## La 4<sup>e</sup> génération : tournant du siècle

### Les enfants de Boghos Nubar et de Yacoub Artin

- 17 Les enfants de Boghos n'occupent pas de poste dans l'administration égyptienne. Zareh, son fils, poursuit toutefois l'œuvre de bienfaisance de son père et il préside l'UGAB, désormais domiciliée en France, de 1932 à 1940. Quant au fils unique de Yacoub Artin,

Artin Apraham, il meurt à l'âge de 17 ans. Yacoub Artin meurt après son fils et ne laisse comme descendant que sa fille Catharina Anna.

## Au service de l'Égypte

- 18 Nubar pacha, une cinquantaine d'années après avoir posé le pied pour la première fois en Égypte, se rappelle encore, au lendemain de son arrivée, le sentiment qu'il éprouva en traversant le palais de Ras-el-Tin afin d'être présenté par son oncle à Muhammad Ali : « J'étais jeune, sortant tout frais émoulu du collège où j'avais été élevé en Europe ; je me sentis transporté tout d'un coup dans un monde étrange et nouveau ; j'étais en plein moyen-âge oriental »<sup>8</sup>. Dans ce monde étrange, il rencontrait Muhammad Ali dont la personnalité était si puissante que cinquante ans après il lui offrait un hommage vibrant :

Mohammed Aly a ouvert l'Égypte au progrès matériel de l'Europe ai-je dit ; il y appela le médecin, l'ingénieur, le marin ; il honora tous ceux qu'il avait appelés, afin d'apprendre à la population à les honorer à son tour. C'était chose facile, ceux-là étaient des étrangers, des hôtes, des maîtres en savoir. Mais relever le Chrétien raya, le faire respecter par les Musulmans, le faire marcher de pair avec le bey, le pacha turc ou circassien, l'élever au même rang que le Musulman, l'entourer de la même considération, des mêmes honneurs, là était réellement la difficulté de la tâche, là était le renversement de toutes les idées, de toutes les traditions séculaires du pays. [...] Tout cependant céda à la volonté de Mohammed Aly. Le seul conseiller écouté durant sa longue carrière fut un Chrétien, mon oncle, Boghos bey. Lui et mon frère aîné, ainsi que Bakhri, le ministre des Finances, chrétien également, reçurent les premiers parmi les fonctionnaires, le titre, le rang et le grade effectif de bey<sup>9</sup>.

- 19 Cet hommage s'expliquait peut-être aussi par une forme de nostalgie, d'autant que les dernières expériences de Nubar au service de l'Égypte n'avaient pas été faciles. Mais ce ne peut être la seule raison car la correspondance privée de son oncle Boghos, d'Artin bey et de leurs proches révèle, au moment même où ils côtoient Muhammad Ali, le même respect et le même attachement profond. Ainsi Boghos Youssouf, qui ne fut pas à l'abri de l'arbitraire du souverain mais pas plus ni moins que d'autres, qui furent parfois même des proches de la famille de Muhammad Ali, l'appelle, à plusieurs reprises, dans des lettres, « mon maître bien-aimé »<sup>10</sup>. Il avait en effet été, au tout début de son service auprès de Muhammad Ali, condamné à mort par celui-ci pour une histoire d'argent et sauvé par des protections, caché en réalité. Il n'était réapparu que le jour où Muhammad Ali avait exprimé le regret de s'en être débarrassé. Son neveu Nubar dit d'ailleurs qu'il ne se rendait jamais « chez le vice-roi sans marmotter une prière, comme s'il allait entrer dans la cage d'un lion, tant les événements qu'il avait traversés, les spectacles sanglants dont il avait été témoin avaient laissé des traces dans son esprit »<sup>11</sup>.
- 20 L'engagement des Nubarian comme des Tcherakian ne fut effectivement pas toujours sans danger. Nubar rapporte que vers 1831-1832 – il ne se rappelle plus si c'était avant ou après l'épidémie de choléra, avant ou après la bataille de Konya –, le fait pour son père d'être au service de Mohammed Ali, dont les troupes menacent alors le souverain ottoman, faillit lui coûter la vie. Il fut emprisonné, sur ordre de Constantinople, chez le gouverneur de Smyrne ; on apposa les scellés sur la maison. Transféré à Constantinople, menacé de mort, il réussit à convaincre le ministre de la Guerre en invoquant sa protection. Nubar ajoute que, de son côté, le grand-père de sa femme, alors *sarraf*

d'Égypte à Constantinople, « conjura le sort qui attendait les hommes de Mohammed Aly d'une autre manière. Il fut également menacé mais le *capou kéhia* [représentant de la Porte] d'Égypte intervint par des démarches multiples, aidé dans ses efforts par deux mille bourses distribuées au Palais par *kazaz Artin*, arménien, grand maître de la monnaie, et en grand faveur auprès du sultan Mahmoud »<sup>12</sup>.

- 21 En tout cas, l'attachement à Muhammad Ali se lit à de nombreuses reprises dans la correspondance privée entre Artin bey et son beau-frère Hekekyan. L'année 1848 est particulièrement difficile : Muhammad Ali est malade, une révolution éclate en France ce qui préoccupe les esprits. C'est aussi l'année où survient en Égypte une forte épidémie de choléra. Le 15 février 1848, une lettre d'Alexandrie informe Hekekyan que « S. A. le Vice-Roi s'est embarqué à bord du vapeur français l'*Alexandrie* pour faire une excursion en mer jusqu'à Malte pour rétablir sa santé. S. S. E. E. Kiamil pacha, Artin bey, Clot bey, Gaetany bey, Mrs Pastré, Zizinia, Tossiza, Paulino accompagnent Son Altesse »<sup>13</sup>. Stéphane effendi [Stépan Démirdjian], directeur de l'École égyptienne de Paris, écrit alors à Hekekyan qui se trouve à Vienne pour se faire soigner les yeux :

Les événements graves se succèdent depuis plusieurs jours avec une incroyable rapidité. Pendant que les Français renvoyent (*sic*) le roi Louis-Philippe et la dynastie et proclament le gouvernement républicain, tout cela en moins de trois jours, les nouvelles que nous recevons de la maladie de S.A. [Son Altesse i.e. Muhammad Ali] nous jettent, nous, Égyptiens, dans la plus vive inquiétude<sup>14</sup>.

- 22 Artin bey, qui accompagne Muhammad Ali à Naples, écrit à son beau-frère le 27 mars :

Nous partons demain pour Alexandrie. Le Vice-Roi va de mieux en mieux, il a un peu de faiblesse, on espère que le climat de l'Égypte lui fera du bien. [...] Je ne veux pas vous parler des affaires et des révolutions, j'ai le cœur serré. Dieu veuille que cela sera (*sic*) pour le bonheur du genre humain. Nous en causerons bientôt.

- 23 En septembre 1848, Ibrahim pacha reçoit le firman d'investiture mais lui aussi est malade et meurt avant son père en novembre 1848. La lettre d'Artin à Hekekyan, du 3 décembre 1848, dans laquelle il annonce la mort d'Ibrahim pacha, révèle son incertitude quant aux lendemains, dans son post-scriptum : « J'ai chargé le Dr Bedan (cousin d'Artin) de vous tenir au courant de ce qui se passe ici. Tout est tranquille ici et j'espère que l'avenir de l'Égypte nous sera favorable ».

- 24 En effet, l'accession au pouvoir de Abbas, petit-fils de Muhammad Ali, en 1849, inquiète. Artin bey (Artin Tcherakian), Directeur du commerce et des affaires étrangères, accusé de malversations financières, préfère quitter l'Égypte. Toute la famille cherche à se rassurer comme le montre ces lettres qu'ils s'échangent comme celle envoyée par le cousin d'Artin à Hekekyan Bey, beau-frère d'Artin : « D'après les dispositions prises par Constantinople, tous les membres de la famille sont sous la haute protection de la Sublime Porte »<sup>15</sup>. L'accueil que la sœur d'Artin Tcherakian avait reçu l'année précédente à Constantinople de la part du Sultan [Abdulmejid 1<sup>er</sup>] et de sa mère garantissait en quelque sorte cette protection :

Ma chère cousine devient une diplomate consommée. Elle a été présentée à S. H., elle a été reçue (*sic*) d'une manière vraiment touchante. Le Sultan l'a prise par sa maison et il lui a dit « comme tu ressembles à ton frère, quand tu lui écris, dis-lui mille choses de ma part ». Le Sultan a fini sa conversation lui donnant une belle paire de bracelets. Après cette cérémonie, elle a été présentée à la Sultane mère laquelle lui a fait cadeau d'une belle bague. [...] Ces événements (*sic*) ont répandu une douce joie dans la famille<sup>16</sup>.

- 25 À la fin de l'année 1850, la situation reste préoccupante :



Artin bey est arrivé à Constantinople le 11 du mois passé. Tout le reste de la famille est en Égypte. Les dames avec leurs enfants et mon frère sont à Alexandrie. Moi et Khosrov nous dormons ici au Caire où nous ne faisons rien car nous avons la disgrâce de ne plus jouir de la confiance de S. A. [...] Notre position est devenue très délicate, nous figurons sur la liste des employés et nous ne faisons presque rien. Elle ne pourrait continuer dans cet état. Il faut bien que nous prenions quelque détermination<sup>17</sup>.

- 26 Finalement, les choses se tassent. Personne n'est inquiété aussi sérieusement que l'avait été Boghos quelques années auparavant. Artin bey reste toutefois absent d'Égypte jusqu'en 1857. Les liens maintenus avec le centre de l'Empire ottoman se sont avérés utiles. À plusieurs reprises en tous les cas, l'histoire des Nubarian comme des Tcherakian en Égypte aurait pu tourner court.
- 27 Ce qui fit la force des membres de ces deux familles, c'est d'abord leur maîtrise des langues. Et pratiquement tous – du moins ceux des deux premières générations – exercèrent à un moment ou à un autre la fonction d'interprète. Tous parlaient en effet plusieurs langues européennes, principalement le français, l'anglais, l'italien, ce qui constituait un atout majeur dans une Égypte qui, avec Muhammad Ali, s'ouvrait sur l'Europe. Mais en même temps – et cela était également fondamental – ils connaissaient le turc et étaient familiers des usages turcs. Encore que Nubar, comme Hekekyan, le beau-frère d'Artin, durent apprendre (ou réapprendre) le turc car ils avaient étudié, en France pour le premier, en Angleterre, pour le second. Certains étaient plus versés dans certaines langues que dans d'autres : Artin parlait plutôt italien et français. Quand il fallait traduire de l'anglais, on faisait plutôt appel à son beau-frère, Youssef Hekekyan, comme le montre cette lettre que lui écrivit, en français, Boghos Youssouf :
- La ci-incluse de M. Mehmet Regheb effendi, ingénieur des constructions navales, contient un rapport à S. A. le Vice-Roi ; Monsieur Artin Bey, ne comprenant pas l'anglais, seule langue dans laquelle M. Mehmet effendi puisse écrire aujourd'hui, il n'y aurait personne à (*sic*) la suite de S. A. qui pût l'interpréter, c'est pourquoi je l'ai engagé à vous l'adresser afin que vous en fassiez la version en langue française<sup>18</sup>.
- 28 Nubar raconte que c'est la traduction ou le déchiffrement d'une lettre du maréchal Marmont, duc de Raguse, que personne n'arrivait à comprendre, qui lui a en quelque sorte valu l'estime de l'entourage du Vice-Roi au tout début où il était en Égypte<sup>19</sup>.
- 29 Une partie d'entre eux a, de plus, passé plusieurs années en Europe. Ainsi, Artin Tcherakian y a effectué des études de droit et d'administration, son frère de sciences politiques, Hekekyan, le beau-frère d'Artin, d'ingénieur. La comparaison de l'état de l'Égypte avec les pays qu'ils avaient été amenés à connaître les inclinait aux réformes. Youssef Hekekyan, alors Directeur de l'École polytechnique (et plutôt anglophone que francophone comme on le voit par les fautes de syntaxe et d'orthographe) suggérait par exemple, en 1835, « de former, à l'instar des grands pays d'Europe, une comitée (*sic*) d'Instruction publique, composée (*sic*) de membres reconnus pour leurs lumières, leur expérience, leurs vertues (*sic*) et leur amour pour les innovations salutaires, à fin (*sic*) d'être chargé du Ministère générale (*sic*) de tous les Établissements (*sic*) d'Instruction avec la vue d'introduire et maintenir les meilleurs moyens d'instruction, pour donner un ensemble et harmonie à tous les collèges, pour faire faire les dépenses à propos, pour déraciner les abus »<sup>20</sup>.
- 30 Mais leur position n'était pas facile à tenir. Ainsi Artin répondait-il à son beau-frère, à l'occasion des nouvelles que ce dernier, qui se trouvait alors à Vienne, en Autriche, lui donnait des événements qui se produisaient en Europe, en particulier de la révolution

en France, et qui ne manquaient pas visiblement de le faire réfléchir : « J'ai trouvé fort justes et fort sensées les théories que vous posez relativement à la Turquie en général et à l'Égypte en particulier. Mais vous savez mieux que moi que les théories nouvelles ne sont pas d'une application facile dans ce pays-ci »<sup>21</sup>. Quand Hekekyan prit en main l'Intendance sanitaire en Égypte, alors que Clot Bey, de Marseille se réjouissait de cette nomination : « Je vous félicite ou plutôt je félicite le gouvernement égyptien d'avoir placé à la tête de l'administration sanitaire un homme d'intelligence, d'activité et animé par le sentiment du bien »<sup>22</sup>, son beau-frère Artin lui renouvelait ses conseils de prudence :

Je ne puis que vous recommander [...] la plus grande modération dans l'exercice de vos fonctions et surtout dans vos relations avec les autorités locales. Vous le savez, en toutes choses, on obtient plus par les voies de persuasion que par les moyens comminatoires<sup>23</sup>.

- 31 La peine qu'ils ne ménageaient pas et le travail qu'ils fournirent furent généreusement récompensés : ils reçurent des titres, de bey (Boghos bey, Khosrov bey, Artin bey, Hekekyan bey), puis, plus tard, de pacha (Nubar pacha, Yacoub Artin pacha). Ils reçurent également des terres ou des biens. Nubar devint ainsi un très gros propriétaire terrien en Égypte.

## La famille

- 32 Si leur situation de médiateurs entre Orient et Occident, pour le dire vite, expliquait la réussite sociale des Tcherakian comme des Nubarian, ils devaient également celle-ci à leur cohésion familiale. Pourtant, au XIX<sup>e</sup> siècle, la famille était une structure fragile, en raison particulièrement des très hauts niveaux de mortalité, surtout dans la première moitié du siècle. Avant d'être soudés, il fallait d'abord tout simplement survivre. Plusieurs épidémies de choléra surviennent, comme en 1848 :

Le choléra sévit toujours, il faut espérer qu'avec la fin de ramadan, nous en serons quittes. Grâce à Dieu tous nos amis et tous (*sic*) nos connaissances se portent bien, il faut espérer il (*sic*) en sera de même jusqu'à la fin<sup>24</sup>.

- 33 Même quand il n'y a pas d'épidémies, les maladies endémiques sont tout autant à redouter et touchent particulièrement les enfants. Sur les six enfants que la femme d'Artin bey met au monde, seuls deux, Yacoub et Joseph survivent. Les quatre autres meurent entre l'âge de quatre mois et celui de cinq ans. Le beau-frère et cousin d'Artin bey, le Dr Bedan, perd au moins trois enfants. Artin, qui se préoccupe toujours de la santé de tous, conclut pratiquement toutes ses lettres par des formules du type : « que Dieu vous conserve vous et les vôtres ; c'est le vœu ardent de votre bon et sincère ami » comme il l'écrit à son beau-frère le 29 août 1848 alors que l'épidémie de choléra amorce son déclin. Ce n'est pas qu'une formule de rhétorique.
- 34 Les enfants sont l'objet de toutes les attentions et s'inscrivent dans des stratégies familiales élargies. Qu'on se rappelle Boghos Youssouf avec ses neveux, Garabed (Carlo), Nubar, Arakel qu'il fait venir auprès de lui et introduit dans la carrière, mais aussi, dans le sens inverse, Artin et Khosrov, envoyés en France. Dans ces deux derniers cas, l'intérêt est aussi celui du Vice-Roi égyptien, capable d'envoyer se former pendant plusieurs années des individus à l'étranger pour bénéficier ensuite de leur savoir. Dans le cas des Tcherakian comme des Nubarian, tous ceux qui sont partis sont revenus mettre leurs connaissances nouvellement acquises au service de l'Égypte.

- 35 Les différents membres de la famille Tcherakian s'écrivent souvent au sujet des enfants et en particulier au sujet de leurs études :

Votre très cher fils Ohanesse (*sic*) est arrivé à Paris en très bonne santé et avec d'excellentes dispositions de s'instruire. Je l'ai placé avec les enfants (*sic*) de notre famille au colege (*sic*) arménien où il sera, je vous l'assure, parfaitement bien tant sous le rapport de l'instruction primaire [il a alors treize ans] que sous celui de sa direction morale. Nous le laisserons dans cet établissement deux ou tout au plus trois ans. Après cette époque, j'aviserais, d'accord avec vous et avec ses dispositions, aux moyens de lui donner une autre direction. D'après le contenu de votre lettre du 15 juin, vous ne vous montrez pas trop désireux d'introduire Ohanesse dans ce colege (*sic*), mon devoir est de vous faire observer que les règlements et le système d'instruction essentiellement paternels de cette institution conviennent beaucoup aux enfants de cet âge : si toutefois cette mesure ne se trouve pas conforme à vos idées je suis tout prêt à prendre celle qui vous convient le mieux<sup>25</sup>.

- 36 Hekekyan, beau-frère d'Artin, qui avait été envoyé jeune au Stonyhurst College, institution appartenant aux jésuites en Angleterre, aux frais du gouvernement égyptien, s'était adressé à l'un de ses anciens professeurs de Stonyhurst pour qu'il lui indique une école pour son fils, alors que celui-ci n'avait que sept ans. Mais le choix familial, dont fait état cette lettre, qui préconisait le maintien des enfants petits dans la famille et privilégiait l'envoi à l'étranger de plusieurs enfants de la famille ensemble, semble l'avoir emporté. Ce point est d'autant plus notable qu'Hekekyan disposait d'une forte personnalité.

- 37 La famille s'avère donc être une institution capitale. Elle offre une protection contre l'adversité, pousse à la formation de ses membres, bref tente de répondre à l'incertitude de manière unie et avisée. Il faut dire que, dans le cas des Tcherakian, pour lesquels on a la chance de disposer d'archives privées grâce à la correspondance du beau-frère d'Artin Tcherakian, Hekekyan, on constate que les discussions entre les différents membres de la famille sont constantes. On essaie de faire au mieux, et, quand ils existent, d'aplanir les différends.

- 38 Les relations n'existent pas qu'entre les membres de la famille présents en Égypte. Les enfants d'Artin, quand ils étudient en France, sont pris en charge par un autre membre de la famille qui y vit, du moins pendant les vacances. Les liens familiaux peuvent aussi être mis à profit à des fins politiques. C'est le cas lorsque le Vice-Roi d'Égypte cherche à obtenir le droit d'hérédité en Égypte pour sa famille, ce qui sera accordé en 1841. Boghos Youssouf écrit d'Alexandrie, au Maréchal Marmont, Duc de Raguse, à Vienne, le 15 septembre 1838 :

La présente lettre est expédiée à mon frère M. Pietro Youssouff de Trieste qui a ordre de la faire parvenir entre vos mains par une personne de toute confiance partant pour Vienne dans ce seul but. Elle sera à votre disposition, M. le Maréchal, pour le cas où vous jugeriez devoir la charger d'une réponse. Ce moyen m'a paru le plus convenable pour la sûreté des dépêches, vous certifiant de mon côté que vous n'aurez à craindre aucune indiscretion de notre part sur vos communications et conseils de quelque nature qu'ils puissent être<sup>26</sup>.

- 39 Les alliances matrimoniales jouent également un rôle fondamental. Artin bey épouse en 1838 sa cousine paternelle, Gadariné, alors âgée de quinze ans tandis qu'il en a trente-huit ans, ce qui est une différence courante à l'époque. Si Artin se marie avec sa cousine, fille de son oncle paternel, son fils Yacoub épouse en 1879, la fille d'Apraham Allahverdi, *amira* originaire d'Erzéroum mais qui vit à Constantinople, de même Nubar épouse-t-il une arménienne de Constantinople, fille de l'ancien *mesere sarraf* de

Muhammad Ali dans cette ville<sup>27</sup>. Ils ne trouvent pas sur place, en Égypte, de femme correspondant à leur statut social.

- 40 Dans ces deux familles, très aisées, les femmes voyagent, peuvent recevoir des biens en leur nom propre, comme c'est le cas de la sœur d'Artin qui reçoit, au moment de partir à Constantinople, d'Abbas pacha, Vice-Roi d'Égypte, – il est vrai qu'Abbas connaissait bien Artin et Khosrov car ils avaient étudié ensemble, enfants, à l'école du Palais avant que les deux frères ne partent pour la France – un magnifique cadeau consistant en une *ab'adiyyé* [c'est-à-dire une terre donnée à condition de la mettre en valeur] de 300 feddans<sup>28</sup>. Elles parlent également plusieurs langues. La femme de Nubar parle à la perfection le français, celle d'Hekekyan lui écrit parfois en français, parfois en italien, signe en caractères arméniens et ajoute parfois quelques mots en turc, écrit en caractères arméniens.

## Être Arménien

- 41 Qu'était-ce pour eux qu'être Arménien ? Dans les deux familles, les enfants reçoivent des prénoms arméniens Boghos, Nubar, Artin (simplification de Haroutioun), Khosrov, qui sont aussi des prénoms familiaux qu'ils transmettent et qui donc se perpétuent. Le fils de Nubar se prénomme Boghos, en hommage probablement à son oncle maternel qui l'avait accueilli en Égypte, les enfants de Boghos, Arakel (qui était le prénom du frère de son père), Zareh et Vahram.
- 42 Parlent-ils l'arménien ? La correspondance que les adultes échangent est la plupart du temps écrite en français, parfois en italien, et en turc quand il s'agit de raisons professionnelles. Quand Hekekyan était jeune et qu'il étudiait au Stonyhurst College, Briggs, qui était son tuteur en Angleterre – il possédait également une maison de commerce à Alexandrie –, demanda au père d'Hekekyan qui se trouvait alors à Constantinople, dans une lettre écrite en italien, qu'il lui envoie « *due libri in lingua turca e armena* », sans aucun doute pour Youssef, bien que ce ne soit pas indiqué<sup>29</sup>. Ce dernier écrivait en anglais à son tuteur et signait en anglais, Joseph Hekek, ainsi qu'en caractères arméniens. Son fils apprendra aussi plusieurs langues. « Tito continue à prendre des leçons arabes », écrit son oncle maternel, Khosrov, au père de Tito, Hekekyan, en janvier 1847<sup>30</sup>. Tito a alors sept ans. L'année suivante, sa mère, dans une lettre écrite en italien à son mari mais qu'elle signe Takouhi Hekakyan en caractères arméniens, fait état d'une maîtresse française qui donne des leçons à l'enfant, et on lit, tracés à la plume, à la fin de la lettre, d'une petite écriture tremblée ces quelques mots en français : « Tito vous salue »<sup>31</sup>.
- 43 Le sujet de l'enseignement de l'arménien aux enfants est évoqué à plusieurs reprises chez les Tcherakian. Il est par exemple question, en 1849, lors du retour d'un neveu parti étudier en France, de lui trouver un emploi : « S. E [Artin bey] a fini par me dire que s'il est capable d'enseigner aux enfants de la famille la langue arménienne, elle le traitera au-delà de son désir (*sic*). Malheureusement, il se trouve qu'il est plus ignorant dans cette langue que nous »<sup>32</sup>. La langue arménienne peut apparaître également comme un signe positif dans le choix d'un prétendant :
- 44 Je vous dirai donc que je connais assez M. Jacub notre compatriote, chargé des appaltes pour Micaël (*sic*) sarraf, il vient de tems (*sic*) à autre chez moi soit pour affaire soit par

politesse. C'est un homme qui a fait ses études à Venise, connaît l'arménien grammaticalement et sait par conséquent l'italien<sup>33</sup>.

- 45 Comme on l'a vu plus haut, les enfants Tcherakian sont envoyés en France poursuivre leurs études, mais seulement après quelques années passées chez les pères mekhitaristes, au collège arménien, à Paris, puis au collège Chaptal dont Artin dit, en janvier 1857, qu'il en a reçu les bulletins<sup>34</sup>.
- 46 Ce faisant, les Tcherakian participent de la renaissance arménienne qui débute à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle dans l'Empire ottoman et qui se diffuse par des journaux, à Constantinople et à Smyrne, surtout à partir des années 1840. On peut toutefois remarquer qu'ils ne fréquentent pas la petite école arménienne d'Alexandrie, fondée dans les années 1840. C'est plutôt une question de classe sociale mais peut-être aussi de rite puisque l'école dépend des Arméniens apostoliques.
- 47 Ce n'est pas seulement par la langue que l'appartenance arménienne se manifeste ; c'est aussi par le rôle que ces familles jouent dans leur communauté arménienne respective. Les Tcherakian, et particulièrement Artin, sont des membres éminents et même fondateurs de la communauté arménienne catholique d'Égypte. En effet, dès que le *millet* catholique est reconnu dans l'Empire ottoman, en 1831, les Arméniens catholiques construisent un cimetière qui leur est propre, en 1832, puis une église, en 1841. Rattachés jusqu'alors aux Latins, ils étaient baptisés à l'église latine et étaient enterrés au cimetière latin. La contribution financière d'Artin bey est essentielle. De même que l'est, par la fonction qu'il occupe en Égypte, la protection qu'il assure à la communauté arménienne catholique. Les Nubarian font de même pour l'Église arménienne apostolique et les institutions qui en dépendent comme l'école.

## La « question arménienne »

Le destin m'a conduit tout jeune en Égypte ; j'y ai trouvé des protecteurs aussi puissants que généreux ; la tâche qu'ils m'ont assignée, je l'ai remplie avec enthousiasme, avec conviction et je me suis attaché de cœur à ce pays. Cependant je n'ai pas oublié que j'étais arménien ; jamais je n'ai cessé d'aimer ma patrie ; ses douleurs ont été mes douleurs, ses joies, mes joies ; ce m'eut été un bonheur de lui consacrer le reste de mes jours<sup>35</sup>.

- 48 Il convient de préciser ces propos de Nubar pacha. S'il n'a pas eu vraiment à s'occuper de la « question arménienne », entendue comme question relevant de la diplomatie internationale entre les Puissances européennes et l'Empire ottoman, – encore qu'il n'en ait pas été absent –, c'est qu'il venait, au moment où elle commence à être formulée précisément, dans le traité de San Stefano de mars 1878 notamment, de passer sept ans à s'occuper de la réforme majeure qu'il voulait conduire en Égypte, la réforme judiciaire. Son fils Boghos Nubar, en revanche, y a été intimement mêlé.
- 49 Au fil du XIX<sup>e</sup> siècle, la situation des Arméniens dans les provinces de l'est de la Turquie s'est aggravée, tant du fait des guerres russo-turques que des exactions quotidiennes due à une désorganisation de l'État dans ces régions. Et ce, malgré les réformes imposées par les puissances européennes, proclamées par les rescrits impériaux de 1839 (*hatt-i cherif* de Gulhané) et de 1856 (*Hatt-i humayoun*) qui accordaient, sur le papier, à tous les sujets ottomans, sans distinction de religion ou de « nation », l'égalité devant la loi et l'impôt, et la possibilité d'accéder à des emplois publics. « En promulguant des réformes et en s'engageant à les appliquer, le sultan perd d'un côté ce

qu'il préserve de l'autre. Il repousse l'intervention de l'Europe mais introduit l'agitation dans son Empire »<sup>36</sup>. Toutefois, avant même l'agitation révolutionnaire arménienne qui émerge dans le dernier tiers du XIX<sup>e</sup> siècle, la réponse d'une partie des Arméniens à l'absence concrète de réformes est l'émigration, vers la capitale de l'Empire en tout premier lieu, ce qui pousse les autorités arméniennes centrales de Constantinople à lancer, en 1871, une collecte d'informations sur les injustices dont sont victimes les Arméniens dans les provinces<sup>37</sup>. La Porte promet d'y remédier mais l'absence de changement entraîne les autorités arméniennes à présenter un nouveau rapport, puis à se tourner vers les Puissances européennes pour avoir gain de cause. À l'occasion du traité de San Stefano, qui met fin à la nouvelle guerre entre la Russie et l'Empire ottoman, les provinces arméniennes sont, pour la première fois dans un traité international, spécifiquement évoquées, dans l'article 16, bien qu'uniquement sous la promesse que la Porte y apportera des « améliorations et réformes » et non une « autonomie administrative » comme cela avait été proposé.

- 50 Le congrès de Berlin de juin-juillet 1878, imposé par les puissances européennes pour réviser le traité de San Stefano, évoque à nouveau la question des réformes. L'article 61 ne fait que reprendre ce qui avait été énoncé dans le précédent traité, quand il évoque « les améliorations et réformes qu'exigent les besoins locaux dans les provinces habitées par les Arméniens ». Il n'est pas question de traiter la demande spécifique des Arméniens, à savoir la nomination d'un gouverneur général chrétien pour ces provinces. De plus, comme le souligne Yves Ternon, « en légitimant la politique d'ingérence des Puissances dans les affaires ottomanes, elle [l'Europe] provoque la colère du sultan sans, en retour, assurer aux Arméniens une protection réelle »<sup>38</sup>. Nubar pacha, qui ne fait pas partie de la délégation officielle arménienne, a proposé un projet à la Délégation arménienne. Ce projet a été refusé. D'après Victoria Archarouni, Nubar aurait dit que s'il avait lui-même négocié – il n'en parle pas dans ses Mémoires, qui s'arrêtent pourtant en 1879 –, il aurait eu plus de chance d'obtenir gain de cause, étant donné qu'il connaissait la plupart de ceux dont l'avis importait. Il les avait effectivement rencontrés pour faire aboutir la réforme judiciaire en Égypte qui avait été ratifiée en 1875. Un mois plus tard, Nubar était nommé, pour la première fois, Président du conseil.
- 51 À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les massacres de 1894-1896 entraînent l'émigration d'une partie des survivants ; notamment en Égypte dès l'automne 1896. Le recensement effectué par la prélatrice arménienne en 1907 révèle qu'à cette date, plus de la moitié des Arméniens du Caire sont constitués d'immigrés arrivés depuis 1896. Une partie élevée d'entre eux est constituée de veufs ou de veuves. Il faut d'abord secourir ceux qui arrivent, ce que font les institutions arméniennes locales. Mais il est nécessaire d'aller plus loin : c'est ce que pensent Boghos Nubar et Yacoub Artin, ainsi que quelques autres notables arméniens d'Égypte. Ils fondent, le 15 avril 1906, une association, l'Union Générale Arménienne de Bienfaisance (UGAB). Boghos Nubar en est le président, tandis que Yacoub Artin et Yervant Aghaton Bey se partagent la vice-présidence. Le Premier ministre égyptien, Mustafa pacha Fehmy, félicite, le 7 mai 1906, les pachas fondateurs « soucieux de l'état moral et matériel des Arméniens », et souhaite du succès à l'entreprise. Celle-ci se veut être une association sans but politique ou commercial, visant à « contribuer au développement moral, intellectuel et matériel du peuple arménien d'Orient » et se proposant « d'aider à toute publication ou manifestation en faveur d'une meilleure connaissance des conditions des provinces arméniennes »<sup>39</sup>. Boghos Nubar en avait élaboré le projet sur le modèle de l'Alliance israélite universelle.

Ce n'était pas la première fois qu'une association de secours, d'entraide aux Arméniens des provinces orientales de l'Empire ottoman était créée mais les conditions d'existence de l'UGAB semblaient plus assurées, par le lieu de fondation, l'Égypte, à distance des pressions directes des autorités ottomanes, ainsi que par la personnalité des fondateurs. Son statut juridique et son assise matérielle solidement établies, elle développa très vite, dès 1909-1910, des sections dans de nombreuses villes de Turquie, non seulement à Smyrne, Constantinople, Trébizonde mais aussi dans les provinces de l'Est que l'on se proposait tout particulièrement de secourir : Kharpert, Diarbékir, Van, Mouch. Avant le déclenchement de la première guerre mondiale, il existait sur le territoire de la Turquie plus de soixante sections de l'UGAB<sup>40</sup>. L'objectif était de permettre aux Arméniens de rester sur place, en leur fournissant notamment des machines, des semences pour cultiver la terre, en aidant les écoles. Le programme n'eut pas vraiment le temps d'être appliqué. Les massacres d'Adana survenus en 1909, après une brève période de fraternisation dans l'Empire ottoman en 1908, relancèrent l'idée de la nécessité de l'application des réformes dans les six vilayets orientaux de l'Empire ottoman.

- 52 Kevork V, catholicos de tous les Arméniens, avec l'aval de la Russie, nomma Boghos Nubar à la tête d'une délégation nationale arménienne afin d'obtenir le soutien des Grandes Puissances. Malgré des réticences fortes, il fut décidé, au tout début de l'année 1914, qu'« à la place des six vilayets orientaux (Erzérourm, Van, Bitlis, Sivas, Kharpert, Diarbékir) auxquels avait été ajouté le vilayet de Trébizonde, [seraient] créées deux provinces anatoliennes placées sous la direction de deux inspecteurs européens chargés d'accomplir, avec l'aide de la population locale, les réformes indispensables »<sup>41</sup>. Les deux inspecteurs furent nommés en avril 1914. Le début de la guerre, en août 1914, rendit cette nomination caduque.
- 53 Le génocide arménien, perpétré à l'occasion de la guerre, entraîna comme conséquence majeure la nécessité de la prise en charge des rescapés et la revendication politique d'un territoire pour les Arméniens. Une fois de plus, l'action politique au service de la cause arménienne se heurta aux intérêts des Puissances européennes. Devant la tournure prise par les événements, et en particulier devant l'abandon progressif des revendications territoriales arméniennes qui avaient été reconnues par le Traité de Sèvres, en 1920, Boghos Nubar se retira, juste avant la finalisation du Traité de Lausanne, en 1923. Il se consacra dès lors entièrement aux œuvres philanthropiques dans le cadre de l'UGAB, notamment en implantant des sections dans les territoires qui accueillaient les réfugiés.
- 54 Les familles Tcherakian et Nubarian ont commencé de la même manière et ensemble leur vie en Égypte, au service de Muhammad Ali. Leur longévité s'explique en grande partie par l'adéquation entre leurs aptitudes et ce que recherchaient les dirigeants de l'Égypte, par leur connaissance également tant des langues que des mœurs occidentales et orientales. Sans doute aussi par leur statut de minoritaires qui les rendait moins dangereux que bien d'autres. Pourtant cette destinée n'était pas toute tracée d'avance. Elle aurait d'ailleurs pu s'arrêter à plusieurs reprises. Car les Tcherakian comme les Nubarian n'ont pas été épargnés par des accidents aussi différents que la maladie ou la disgrâce politique. Ils leur ont cependant survécu. Et c'est activement qu'ils ont œuvré pour assurer leur place, en maintenant le plus possible la cohésion familiale, et en prenant soin des enfants pour assurer leur avenir. Certains membres des deux familles ont eu plus d'entregent que d'autres – il suffit de penser à Boghos ou à son neveu

Nubar – ; mais c'est le groupe familial dans son ensemble qui a permis la transmission au fil des générations des fonctions, de l'expérience, les uns se substituant aux autres, l'oncle au père décédé quand il s'agissait par exemple de finir d'élever, à tous les sens du terme, les enfants.

- 55 L'Égypte, au cours du XIX<sup>e</sup> siècle, se transformait profondément. Ils avaient contribué à la transformer en participant, d'un côté, à la modernisation tant de son économie que de son administration et, de l'autre, à la marche vers son émancipation par rapport à l'Empire ottoman, ce qui allait finalement leur ôter la place qu'ils occupaient. Le paradigme changeait, et même s'ils n'étaient pas voués à demeurer des sujets d'empire – ce qu'ils prouvaient par leurs actions, œuvrant de fait en faveur de l'égyptianisation –, ils lui seraient associés.
- 56 Malgré tout, leur expérience diplomatique fut une dernière fois requise. Les Tcherakian comme les Nubarian ont achevé ensemble de servir l'Égypte – d'une certaine manière, on n'y avait plus besoin d'eux – pour s'engager dans la cause arménienne, qui avait, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, plus que jamais besoin de soutien.

---

## NOTES

1. . Mgr Séraphin Davidian, *Généalogie et biographie de Son Excellence Yacoub Artin Pacha*, Le Caire, J. Parladi et Taha Ibrahim, 1917, p. 4.
2. . Les « noms de famille » Nubarian et Tcherakian n'ont été utilisés que par commodité car ils ne s'imposent qu'à la toute fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Avant cela, les individus ne sont pas désignés par un nom de famille, bien que cela puisse arriver, mais sont couramment appelés par leur nom de baptême précédé ou suivi d'un titre honorifique (khodja Boghos, Artin bey, Nubar pacha).
3. . Nubar Pacha, *Mémoires de Nubar Pacha*, introduction et notes de Mirrit Boutros Ghali, Beyrouth, Librairie du Liban, 1983, p. 14-15.
4. . F. Robert Hunter, *Egypt Under the Khedives 1805-1879, From Household Government to Modern Bureaucracy*, Cairo, The American University in Cairo Press, 1999, p. 167.
5. . Ardachès Kardachian, *Documents pour l'histoire des Arméniens d'Égypte* (en arm.), Venise, Impr. de Saint Lazare, 1986, tome 2, p. 226-230.
6. . *Ibid.*, p. 167.
7. . Mgr Séraphin Davidian, *Généalogie et biographie...*, *op. cit.*, p. 7-16.
8. . Nubar Pacha, *Mémoires de Nubar Pacha*, *op. cit.*, p. 11.
9. . *Ibid.*
10. . British Museum, *Hekekyan Papers, General Correspondance*, presented by Tito Hekekyan pasha, vol. XIV, add. 37 461, lettre du 15 septembre 1838 adressée au Maréchal Marmont, duc de Raguse, à Vienne.
11. . Nubar Pacha, *Mémoires de Nubar pacha*, *op. cit.*, p. 6.
12. . *Ibid.*, p. 14-15.
13. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 151, d'un certain Pensac ?
14. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XVI, add. 37 463, lettre de Stéphane effendi, de Paris, le 8 mars 1848 à Hekekyan à Vienne.



15. . Lettre de Khalil effendi, du 10 août 1850, à Hékékyan, dans British Museum, *Hekekyan Papers*, lettre 450.
16. . Lettre de Khalil effendi, du 12 mai 1849, à Hékékyan, dans British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 244-245. Khalil effendi, ainsi se désigne-t-il et est-il désigné par son entourage, se nomme Chérubine Tcherakian. Il est le cousin et beau-frère d'Artin Tcherakian. Sa sœur, Gadariné, est mariée à Artin Tcherakian.
17. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 471, du 4 novembre 1850, de Bedan bey, cousin et beau-frère d'Artin à Hekekyan.
18. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XIV, add. 37 461, lettre 59, adressée le 9 février 1837 à M. Hekekyan, commandant du Génie, au Caire.
19. . Nubar Pacha, *Mémoires de Nubar Pacha*, *op. cit.*, p. 15-16.
20. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XIV, add. 37 461, lettre 32-33, adressée à Monsieur le Président du Conseil suprême.
21. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 165, du 28 avril 1848.
22. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 357-358, du 23 février 1853. Clot Bey qui a mis sur pied l'École de médecine vient d'être remercié par Abbas pacha.
23. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 376-377, du 22 mars 1850.
24. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 192-193 du 17 août 1848, d'Artin bey qui se trouve à Alexandrie à son beau-frère Youssef Hekekyan, au Caire.
25. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 559-560, envoyée le 31 août 1853 de Paris où vit Khalil effendi, beau-frère d'Artin et cousin de la femme d'Hekekyan, à Hekekyan.
26. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XIV, add. 37 461, lettre 93-94.
27. . *Journal asiatique*, 4<sup>e</sup> série, 1852, tome XIX, article signé Belin.
28. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XVI, add. 37 463, lettre 225-226, du 28 mars 1849.
29. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XIV, add. 37 461, lettre 1-2, 20 juillet 1821.
30. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 97.
31. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XVI, add. 37 463, lettre 178.
32. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XVI, add. 37 463, lettre 246-247, de Khalil effendi à Hekekyan, le 18 mai 1849.
33. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XIV, add. 37 461, lettre 119, de Boghos Youssouff à Hekekyan, le 8 décembre 1838, à propos d'un prétendant pour la soeur d'Hekekyan.
34. . British Museum, *Hekekyan Papers*, vol. XV, add. 37 462, lettre 642-643. Mais d'autres sources font état d'études, après les mékhitaristes, à l'École Notre Dame d'Auteuil (Davidian, *Généalogie et biographie...*, *op. cit.*).
35. . Victoria Archarouni, *Nubar Pacha*, Alexandrie, impr. des Pères Dom Bosco, 1950, p. 233.
36. . Yves Ternon, *Les Arméniens, histoire d'un génocide*, Paris, Le Seuil, édition revue et mise à jour par l'auteur, (1977), 1996, p. 43.
37. . *Ibid.*, p. 56.
38. . *Ibid.*, p. 69.
39. . *Livre d'Or de l'Union générale arménienne de bienfaisance, 1906-1931* (en arm.), Paris, vol. 1, 1930, p. 13.
40. . *Ibid.*, p. 89-146 pour les sections de Turquie.
41. . Anahide Ter Minassian, « Une histoire arménienne des guerres balkaniques », *Balkanologie*, vol. X, n° 1-2, mai 2008.

---

## RÉSUMÉS

L'article porte sur deux familles arméniennes, les Nubarian et les Tcherakian, productrices de plusieurs hauts serviteurs dans l'administration de Muhammad Ali et de ses successeurs, au point d'être indissociables de l'histoire de l'Égypte du xixe siècle. Ces deux familles ne tissent entre elles aucune alliance matrimoniale et limitent leurs liens, la première étant apostolique, la seconde catholique. Elles entretiennent cependant une relation professionnelle étroite et constante. L'étude conjointe des archives dont elles sont l'objet permet à l'auteur de reconstituer leurs parcours entremêlés et fragmentés sur quatre générations, de s'interroger sur les modalités de formation de ces deux grandes familles, les infléchissements et angles morts de leurs trajectoires. À l'évidence, ces familles développent des stratégies qui, non seulement favorisent l'acquisition et le maintien de leur situation au sommet de l'État, mais assurent la transmission de leurs positions à leurs descendants. Cependant, si elles contribuent grandement à la modernisation de l'économie et de l'administration égyptienne, elles participent également à l'émancipation de celle-ci vis-à-vis de l'Empire ottoman. À telle enseigne que les familles, sur le déclin, doivent se retirer : à la fin du xixe siècle, les Tcherakian comme les Nubarian achèvent ensemble de servir l'Égypte, pour s'engager dans la cause arménienne.

This article portrays the destiny of two Armenian families, the Nubarian and the Tcherakian, in Egypt during the 19th century. Both came from the central lands of the Ottoman Empire at the beginning of the 19th century. They both used to occupy some of the highest positions in the Egyptian administration. Being granted with a remarkable ability to adapt themselves to any situation, those two families, who shared a parallel route, maintained their influence until the turn of the 20th century when their role was progressively questioned.

## INDEX

**Keywords :** Armenians, Artin Bey, Boghos Youssouf, Nubar pacha, Ottoman Empire

**Palabras claves :** Arméniens, Artin bey, Boghos Youssoufian, famille, Nubar pacha, Nubarian, Tcherakian, Yacoub Artin

## AUTEUR

### ANNE LE GALL-KAZAZIAN

Ancienne élève de l'ENS. Professeur d'histoire-géographie au lycée français de Stockholm. Elle a passé de nombreuses années en Égypte, notamment comme professeur au Lycée français de Maadi, au Caire. Ses recherches en cours portent sur les Arméniens d'Égypte au xixe siècle, à partir de l'exploitation de sources en langue arménienne, arabe, et ottomane, mais aussi des archives de la British Library (département des manuscrits), dont elle livre les premiers résultats dans le présent article. Elle est notamment l'auteur de « Les Arméniens en Égypte au xixe siècle, identité et enregistrement », Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée, n° 127, 2010, p. 77-94.